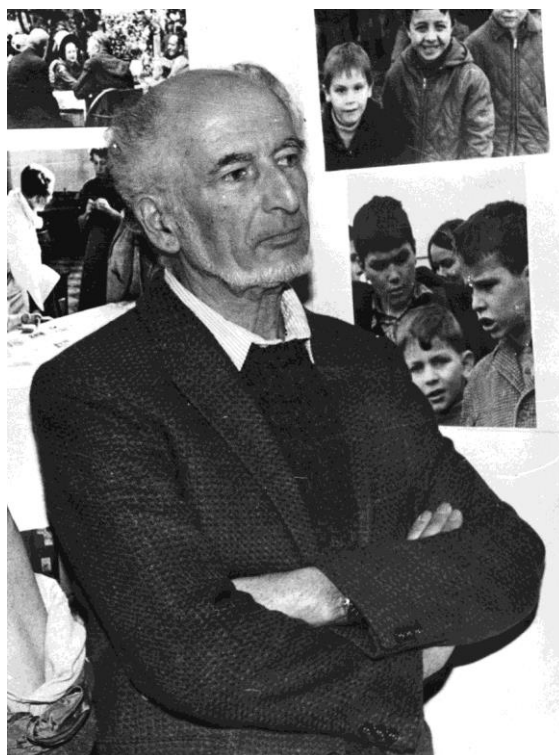


Entretien avec Maurice Capul

réalisé par Samuel Boussion le 22 mai 2004 à Toulouse

(Café Le Florida, place du Capitole)



Transcription par Samuel Boussion

Sommaire

La formation initiale à l'école de Saint-Simon	2
L'arrivée à Vitry.....	4
L'ambiance de Vitry : anti-intellectualisme, éducateurs ouvriers et relations avec le PCF.....	6
La fondation de la section syndicale de Vitry	10
Le changement de direction	11
Les débuts de la section syndicale.....	12
Les relations avec l'ANEJI	13
La création du syndicat national CGT enfance inadaptée	16
Les accords de travail ANEJI-UNAR	17
Les tensions avec le PCF.....	18

SB : Si tu pouvais me parler un peu du milieu d'où tu viens.

MC : mon père était libraire. Je suis né au Maroc. Mon père avait été envoyé comme militaire après la guerre 14-18. Mais je suis resté assez peu de temps, bien qu'étant revenu au Maroc après. Donc toute mon enfance et adolescence se passe à Agen, Lot-et-Garonne. J'ai été élevé chez les Bons Pères.

SB : Et ta mère ?

MC : Et ma mère sans profession. Voilà. Et j'ai été très tôt bercé dans le scoutisme.

SB : Scouts de France ?

MC : Scout de France jusqu'en 1948.

SB : Donc un scoutisme même après avoir passé l'âge ? Jeune adulte.

La formation initiale à l'école de Saint-Simon

MC : Oui, jeune adulte. J'étais responsable. Et j'ai commencé des études de droit à Bordeaux en 1945, avec l'idée de faire de l'ethnologie. Ceci pour dire que le droit ne me passionnait pas outre mesure. Et ce qui m'intéressait surtout c'était de m'occuper avec un groupe de routiers de la fac de droit de Bordeaux de jeunes sur les quais de l'Ormont (??). Un quartier dit populaire de Bordeaux. Jusqu'au jour où j'ai rencontré quelqu'un qui m'a dit : "Mais sais-tu qu'on peut en faire son métier d'un truc pareil ? On m'a parlé d'une école où on est formé pour faire ça, à Toulouse".

SB : Ça c'est la personne en question qui te dit ça ?

MC : C'est la personne en question qui m'a dit ça. Ça c'était en 47. Bon, je finissais des études de droit, mais je suis parti quasi-immédiatement poser ma candidature à l'école de Toulouse Saint-Simon, ne sachant pas très bien de quoi il s'agissait, ce sur quoi ça pouvait déboucher. Je m'y suis tellement plu que j'y suis resté.

SB : Comment ça se passait pour rentrer dans cette école ?

MC : Un entretien. Lettre et ensuite un entretien. Donc j'y suis rentré en 48. A cette époque les études duraient un an, 48-49, sous la direction du fameux Dr. Chaurand. Donc les études à ce moment-là duraient un an.

SB : C'étaient des études pratiques ou théoriques seulement ?

MC : Moitié pratique, moitié théorie. Non, ce qui m'a beaucoup plu à Saint-Simon, en dehors de l'atmosphère qu'il y avait avec Chaurand était que... Tu ne connais pas du tout ? Tu connais un petit peu. C'est-à-dire que sur le même périmètre il y a école d'éducateurs et centre d'observation. Et à l'époque, jusqu'en 70 à peu près, jusqu'au moment où j'y suis revenu comme directeur, en arrivant on était affecté d'emblée à un pavillon d'enfants. Et, le matin, on suivait des cours, de Chaurand et d'autres. Donc il y avait une imbrication théorie-pratique...

SB : Un peu ce qu'on retrouve à Montesson ?

MC : Ah non ! Pas du tout. A Montesson c'était... Le point commun c'était qu'effectivement il y avait école et établissement sur le même périmètre, mais qu'il y avait un mur de Berlin symbolique extrêmement fort, Pinaud interdisant de façon absolue, ça je le tiens de multiples stagiaires et de la part de Pinaud lui-même, interdiction absolue d'aller dans les pavillons. Parce qu'il estimait que c'était encore trop rétrograde et ça aurait été déformer ses élèves que d'aller là. Alors qu'à Saint-Simon c'était la perspective radicalement inverse. Je n'ai vu ça nulle part ailleurs. A Montpellier non plus, où il y avait des liens avec le centre d'observation Le Languedoc, mais pas cette articulation qui se déroulait au fil des jours. Et en plus, Chaurand, qui assurait l'essentiel des cours, faisant sans cesse référence à des cas cliniques que nous connaissions et lui et nous, donc il y avait toute une interaction que je n'ai jamais retrouvé. Bon, c'était très très intéressant.

SB : Les cours n'étaient faits que par Chaurand ou il y avait des intervenants extérieurs ?

MC : L'essentiel c'était Chaurand. Il y avait des intervenants extérieurs, pour le droit, pour les choses administratives. L'essentiel c'était Chaurand. Avec des aspects très nouveaux, qu'on ne retrouvait pas, à ma connaissance, dans les quelques autres écoles d'éducateurs, comme Montesson, comme Montpellier, comme Lyon, c'est-à-dire en gros la dimension globale, la psychopédagogie de groupe et la psychanalyse. Ça c'était très nouveau.

SB : Déjà la psychanalyse ?

MC : Très nouveau. On peut arrêter là-dessus mais si jamais ça t'intéresse, on a publié un premier bouquin sur l'histoire de Saint-Simon (...)

Et il se trouve que pendant cette année de formation à Toulouse Saint-Simon, nous suivions pendant trois semaines une formation, incluse dans la formation d'éducateur, nous suivions au CREPS de Toulouse, une formation de moniteur de maison d'enfants, sous l'égide des CEMEA. Et là j'ai fait la connaissance, et nous avons été plusieurs de notre promotion, nous étions une dizaine, de Germaine Le Hénaff-Le Guillant, qui était donc une directrice adjointe, je crois, des CEMEA à ce moment-là, et qui était en même temps directrice pédagogique à Vitry.

SB : Là, je comprends le circuit.

MC : Et quand nous avons... Je dis nous parce que nous avons été plusieurs, dont ma femme actuelle, et de toujours d'ailleurs, on a été avec Jean Azéma, qui est aussi de la même promotion, de la bande. A la fois Chaurand nous a poussés à aller à Paris. Il faut dire que c'était après la guerre alors bon, Paris c'était... En disant que c'était là qu'on apprendrait davantage. Et sollicités fortement par Germaine Le Hénaff pour aller travailler à Vitry.

L'arrivée à Vitry

SB : Parce qu'elle recrutait une équipe ?

MC : Voilà. On est parti, d'abord on était 3 de cette promotion à aller à Vitry, dès septembre 49, dès le 1^{er} septembre 49, et rejoints un an après par Jean Azéma. Donc 4 sur 10. Moi je partais avec Suzanne Carel, avec Soizic une autre éducatrice de cette même promo et rejoints un an après par Jean Azéma, qui avait fait un détour. Voilà. Donc si tu veux un an après nous étions 4 de la même promotion à officier à Vitry.

SB : Donc ça on peut dire que c'est ton premier poste.

MC : Premier poste. Ça a été le seul d'ailleurs. Avec l'idée de poursuivre, nous avons tous dans l'idée de ne pas... On ignorait que ça pouvait être une profession. Nous faisons ça en attendant parce qu'on était passionnés par l'affaire mais au départ on voulait poursuivre des études de psycho à Paris. On était très pro-Lagache, à la Sorbonne. C'était d'ailleurs le seul enseignement qu'il y avait puisque la licence de psycho a été créée en 47. On avait bien connu Lagache par Chaurand, Chaurand était très dans ce courant-là. Et donc nous comptions, toujours dans l'optique de l'interaction théorie-pratique que nous avons appris à Saint-Simon, on comptait donc travailler un peu dans cette optique-là, à Paris, entre la Sorbonne et Vitry donc, sur le plan pratique.

SB : Et c'est ce qui s'est passé ? Vous vous êtes inscrits.

MC : Ça s'est passé mais non sans problème. On boucle là pour Toulouse Saint-Simon. Alors, à Vitry il y avait comme... Le titre c'était administrateur délégué, c'était en fait le grand patron, c'était Le Guillant, qui allait se marier avec Germaine Le Hénaff à ce moment-là. Alors à Vitry on est tombé...

SB : Il était administrateur délégué ? Pourquoi il n'avait pas un titre de directeur ?

MC : Non, il y avait un directeur, un directeur administratif, Castellan, il y avait Germaine Le Hénaff directrice pédagogique, et le vrai grand patron c'était Le Guillant mais qui était médecin-chef à l'Hôpital psychiatrique de Villejuif à côté. Ça veut dire qu'il était délégué par le CA du Sauvetage de l'enfance qui gérait Vitry, pour s'occuper de Vitry. Le Guillant qui venait de fonder avec Wallon et Zazzo *Enfance*, un peu pour faire pièce à *Sauvegarde* et ensuite peu de temps après il a fondé la revue *La Raison*.

Alors, le contexte dans lequel nous sommes arrivés à Vitry est important, c'est le contexte de la guerre froide, au sein duquel le PC occupait un rôle extrêmement important. Sur le plan socioculturel, l'Eglise et le PCF. A Vitry, le Parti communiste était hégémonique.

SB : Tu veux dire dans l'établissement ou dans la ville de Vitry ?

MC : Dans les deux bien sûr. Il y avait une intrication. Je n'ai jamais été communiste. A ce moment-là nous étions sympathisants, nous étions de gauche bien sûr. Sympathisants communistes entre guillemets, sympathisants critiques.

SB : Et quel effet cela faisait de se retrouver dans un tel environnement ? En porte à faux ?

MC : Non, pas du tout. On était d'accord sur le fond à ce moment-là.

SB : On peut dire compagnons de route.

MC : Oui, mais compagnons de route critiques. Pas compagnons de route suivistes. Les choses se gâtant en 56, et si je t'en parle c'est que ça n'a pas été sans incidence sur le syndicalisme. Les choses se gâtant au moment des événements de Hongrie, où là il y a eu une divergence, des conflits extrêmement violents, je parle à Vitry même, y compris surtout même au sein de la section syndicale. Si j'en parle c'est parce qu'il y avait des incidences pratiques sur lesquelles on pourrait s'étendre indéfiniment. C'est pour ça qu'une histoire de Vitry serait absolument passionnante.

Quand nous sommes arrivés à Vitry, pourtant nous étions très poussés par à la fois Chaurand, qui était ami avec Le Guillant, c'était la bande de l'évolution psychiatrique, qui à l'époque réunissait un peu les psychiatres en pointe de l'époque, ceux qui essaient de concilier la psychiatrie moderne et puis la psychanalyse, et d'autre part très lié également à Germaine Le Hénaff. Nous sommes arrivés à Vitry dans de très bonnes conditions, par rapport à la direction, et nous ne sommes pas tombés de haut mais enfin, on a été extrêmement surpris de l'atmosphère de Vitry parce que, comment je pourrais dire pour simplifier, c'était une atmosphère extrêmement dynamique sur le plan pédagogique, très méthodes actives, très CEMEA, au très bon sens du terme. Alors, je fais une parenthèse, nous avons un peu rendu compte de cette période dans un bouquin, tu le connais, qui est une monographie, éditée pour l'INSERM, qui a paru en 1961, et il y a toute une partie historique, notamment sur cette période là. Elle est introuvable. Je te ferai quelques pages, je te l'enverrai.

Donc, ce que nous appelions "l'atmosphère maison d'enfants", colonie de vacances permanente.

SB : Je peux faire un retour. Tout à l'heure tu as fait allusion à ça, la formation de moniteur de maison d'enfants. Pour résumer, quelle différence on pourrait faire entre un moniteur de maison d'enfants et un éducateur spécialisé de la première génération.

MC : Ecoute je ne peux pas parler en général car je ne connais pas la formation qu'ils avaient dans les autres écoles d'éducateurs. Tu vois, je crois que c'est... Il me semble que par rapport aux autres écoles d'éducateurs, je crois qu'il n'y avait pas trop de différences, sauf peut-être une nuance psychopathologique, enfin une coloration psychopathologique, mais comme dans les formations des autres écoles, Montesson, Lyon et Montpellier qui étaient déjà les 3 grandes écoles à ce moment-là, c'est-à-dire dans l'immédiat après-guerre, pour prendre des exemples précis, comme je te l'ai dit dans les autres écoles, on ne parlait pas de psychologie de groupe, de tout ce domaine là, on ne parlait pas de psychanalyse, sauf des allusions comme ça. Il y avait Lebovici qui faisait un cours à Montesson, mais c'était un cours parmi une infinité d'autres, alors que chez Chaurand c'était très intégré. On travaillait sans arrêt, de façon comparée, Piaget, Freud, etc. Ce n'était pas un saupoudrage ! Et je te prends un deuxième exemple qui m'a beaucoup frappé, que j'ai découvert longtemps après, il y avait un auteur qui était lu, commenté, discuté à Toulouse en 48-49, c'était Deligny, *Graine de crapules* et *Les vagabonds efficaces*. Dans les autres écoles d'éducateurs, il était soumis à censure, sur la liste

noire. Il a fallu attendre je crois le début des années 70 pour qu'on en parle. Sauf un tout petit peu à Montesson, et encore, puisqu'il a fait un séjour de quelques jours comme formateur. Il s'est sauvé par la fenêtre, le plus vite possible. Donc Deligny n'était pas du tout persona grata, alors qu'à Toulouse au contraire il était quelqu'un de très important.

SB : Comment tu expliques cela ?

MC : Je l'explique par, d'une part l'aspect extrêmement novateur de Deligny, sur le plan éducatif, et ensuite par son côté anar.

SB : Tu crois que ça a plu à Chaurand ?

MC : Oui, beaucoup.

SB : C'était quel genre de personnage, Chaurand ?

MC : Je te renvoie au bouquin. On a écrit quelques pages sur Chaurand. On ne va pas commencer sur Chaurand parce que... Chaurand lui aussi qui était de gauche, catholique de gauche, sympathisant communiste vaguement, lui aussi très critique. Alors je fais une autre parenthèse. Je me souviens du coup de tonnerre qui est arrivé à Saint-Simon. La concierge apportait le courrier à Chaurand vers 11 h du matin. Il ouvrait son courrier tout en continuant à discuter avec nous. Et il était abonné à *La nouvelle critique*, qui était la revue du Parti communiste à l'époque, par des intellectuels. Et, ce doit être au mois de mai ou au mois de juin 1949, il tombe en arrêt sur un texte et nous le montre. Il disait "Regardez, regardez ça, c'est ignoble !". C'était le texte sur la psychanalyse, signé par les plus grands noms de l'époque. Il y avait Le Guillant, il y avait Lebovici, il y avait Diatkine, les plus grands psychanalystes de l'après-guerre, qui avaient signé un texte sur la psychanalyse assez réactionnaire. Alors évidemment on s'est jeté dessus, on l'a lu, commenté et discuté. Evidemment après ils s'en sont mordus les doigts d'avoir signé un texte pareil. Tu as une idée du climat tu vois. (20 min 27s). Ça c'était vraiment typique de la Guerre froide ce texte là, que Le Guillant, lui, n'a jamais renié et qu'il reprendra par la suite dans *La Raison*. Là nos routes ont vraiment divergé.

L'ambiance de Vitry : anti-intellectualisme, éducateurs ouvriers et relations avec le PCF

SB : C'était un communiste fervent alors ?

MC : Ah oui, d'autant qu'il avait à se faire pardonner ses origines sociales. Et intellectuelles. Bon, je vais essayer de reprendre le fil du discours si tu veux. C'en était un peu la première impression en débarquant à Vitry, cette atmosphère de maison d'enfants. Très sympathique, très très sympathique mais avec des aspects dirigistes, de Le Guillant et surtout de Le Hénaff. Moi j'ai beaucoup appris avec eux, surtout avec Le Hénaff, beaucoup de points en particulier sur l'importance de la vie quotidienne, l'importance du cadre de vie, l'ambiance du milieu dans lequel vivent les enfants. On a énormément appris avec. C'est tout l'apport passionnant des méthodes actives, ANCE, CEMEA. Tout cela était vraiment passionnant. Il y a Deligny qui venait souvent à Vitry, avec lequel on discutait beaucoup, on était très lié à La Grande cordée, qui était installée dans un théâtre, un vieux théâtre désaffecté à ce moment-là. Bon, ça c'était l'aspect extrêmement positif, extrêmement intéressant. Par contre, alors, il y avait un côté autoritariste chez Le Guillant et surtout Le Hénaff parce que c'est à Le Hénaff, dite

Hirondelle, qu'on avait affaire quotidiennement. Elle supportait mal la contestation, la discussion. Ça c'était le premier point marquant.

Deuxième point marquant, ce qu'on pourrait appeler le climat politique de Vitry à ce moment-là, et qui nous a beaucoup surpris, et c'est à rattacher vraiment à la Guerre froide, l'importance du PC etc. C'est l'anti-intellectualisme. Ce que j'appelle moi l'anti-intellectualisme. Et ça tu le retrouveras, enfin tu as dû le voir, ça transparaît beaucoup dans *Liaisons*.

SB : J'allais même dire que ce n'était même pas propre à Vitry.

MC : Bien sûr, mais nous on était là et c'était sensible. Il y avait des incidences dans la vie quotidienne. Et ça m'est apparu tout de suite, alors qu'à Toulouse c'était l'inverse. Donc on est vraiment tombés de haut. Alors, quelle était la part des personnalités, quelle était la part du climat politique de l'époque, du terrorisme intellectuel que faisait régner des revues comme *La nouvelle critique* et d'autres. Il y a Verdès-Leroux qui a écrit des choses très intéressantes, sur l'anti-intellectualisme. Très intéressant. Le rôle des intellectuels dans le Parti communiste. Il est très bon son bouquin et elle dit bien des choses intéressantes. C'est l'époque aussi où le Parti communiste s'attaque à l'éducation nouvelle, tire tous azimuts sur Freinet par exemple, qui est traîné dans la boue.

Alors, par rapport à l'éducateur ça a des incidences très pratiques. Il y avait des ? très fortes, vraiment très fortes induites par Le Guillant et Le Hénaff, et qu'on retrouve d'ailleurs à l'ANEJI dans d'autres obédiences politiques, c'est l'idéologie de l'éducateur ouvrier. On s'est rendu compte quasi-immédiatement qu'un éducateur c'était forcément un éducateur qui venait du milieu ouvrier. Alors nous nous avons à nous faire pardonner notre origine sociale, bourgeoise, qu'on peut discuter. Un truc très englobant. Et surtout, intellectuelle. Pour te donner un exemple, nous n'avons pas osé dire en arrivant qu'on avait fait une école d'éducateurs. On savait qu'on avait travaillé à Toulouse mais vu de Vitry à cette époque-là, Toulouse c'était le far west. Donc on avait fait une formation d'éducateurs, avec un diplôme en plus, même si c'était un diplôme privé, et a fortiori que nous étions bacheliers, alors là !

SB : Alors Suzanne et toi vous étiez bacheliers ?

MC : Oui, oui. Alors ça on n'a pas osé le dire. Avec une séance pratique pour nous, on ri mais enfin à l'époque. Pour les études de psycho il a fallu qu'on attende deux ans. Il faut dire aussi qu'on était très pris. Il y avait aussi qu'on était tellement pris par l'action et tellement passionnés par ce qu'on faisait. C'était tellement passionnant que bon, on avait mis ça un peu u second plan. Mais l'éducateur idéal de Vitry à ce moment là, aux yeux de la direction, c'était un éducateur non professionnel, qui était ouvrier et qui venait de chez Renault. La forteresse ouvrière. Ce n'est caricatural qu'à moitié.

SB : Ça ne devait pas arriver souvent quand même !

MC : Il y en avait 3 ! Et qui étaient posés comme l'éducateur auquel il fallait se référer.

SB : Finalement il y avait aussi un peu de ça chez Deligny ?

MC : Oui, il y avait un peu de ça chez Deligny. Mais Deligny, chez lui il faut en prendre et en laisser. Quand on connaît la culture qu'avait Deligny !

SB : Quand tu dis "non professionnel", qu'est-ce qu'ils entendaient ?

MC : Qui n'avait pas eu de formation. Mais par contre qui avait une pratique d'éducateur. Et alors là, on retombe sur notre truc, c'est important d'avoir été aux Jeunesses communistes, aux Vaillants. Il y en avait plusieurs.

SB : Et donc, comment tu expliques quand même que Le Guillant vous ait fait venir ?

MC : Nous étions des fils de Chaurand. Non, et puis Le Guillant lui aussi, il faut toujours faire la part du discours, en particulier du discours tenu publiquement, et puis des réalités pratiques. Le Guillant avait un côté pragmatique quand même. Hirondelle aussi. Hirondelle qui, par la suite, a fait une analyse. Eh oui, c'est amusant quand on voit ça avec le recul. Mais il faut dire alors que dans les éducateurs ouvriers, parce que c'était quand même la majorité qui était à Vitry, ouvriers ou d'origine ouvrière, il y en a deux qui étaient réellement ouvriers, chez Renault en particulier, et notamment un qui est resté jusqu'au bout à Vitry, il est devenu ensuite psychomotricien avec lequel on était très amis.

SB : Et comment ils rentraient ceux-là dans l'établissement ?

MC : Par le biais soit des EDF, par la filière EDF CEMEA, puisque les CEMEA ont été fondés en grande partie par les EDF, et Hirondelle était une responsable nationale des EDF, avant. Il y a une photo d'elle dans les EDF de Pierre François. Par cette filière là, la filière des Vaillants et Vaillantes, par la filière des JC, les unes recoupant les autres. Et par toute la mouvance, toute la nébuleuse qui tournait autour de Deligny. Par exemple, l'éducateur-chef de Vitry, Roger Dumoulin, était quelqu'un de La Grande cordée. C'était un animateur de La Grande cordée et fondateur de la première section syndicale à Vitry. On y reviendra.

SB : Comment s'appelait-il ?

MC : Roger Dumoulin. Il était du Nord. Deligny était de Lille. Roger Dumoulin. Membre de la JC, et dirigeant aussi des Vaillants. Et ouvrier d'origine lui aussi, authentique ouvrier d'origine. C'était l'éducateur-chef quand nous sommes arrivés à Vitry. Voilà. L'autre éducateur-chef, il y en avait un deuxième, l'autre s'appelait Serge Lambeaux, qui était lui aussi d'origine ouvrière et qui est probablement l'éducateur... Comment on pourrait dire cela ? Le plus extraordinaire que j'aie jamais rencontré. Selon la formule consacrée, qui était un éducateur hors pair. Anti-intellectuel comme il n'est pas possible, membre du PC évidemment, mais ayant un contact avec et une action auprès des enfants ou des adolescents vraiment tout à fait hors du commun. J'ai beaucoup appris avec eux. Alors c'est étonnant parce que tout ça c'est vraiment...

SB : C'est vrai, comment un jeune Scout de France se retrouve.

MC : Non, le spectre politique était élargi au maximum. Il y avait des gens qui étaient trotskistes, et il y avait des gens qui étaient encore pétainistes.

SB : A Vitry même ?

MC : Oui. Je parle des éducateurs. Oui, mais par ailleurs ils avaient autre chose. Mais enfin la moyenne c'était ce que je viens de te dire. Alors tout ça fait un mélange tout à fait extraordinaire, tout à fait étonnant. Et ça fonctionnait. Alors je caractériserais le climat de Vitry par ces deux dominantes à l'époque : un climat fort sympathique, chaleureux, très méthodes actives, et puis c'est un peu cet autre versant. Anti-intellectualiste.

SB : C'est très politisé sans que ce soit trop direct forcément.

MC : Alors il y avait une cellule qui bien entendu s'appelait Politzer. Pour te donner un exemple elle se réunissait au vu et au su de tout le monde, c'était dans l'ordre des choses. Moi j'ouvrais des yeux comme ça parce que je n'avais jamais vu ça. Même à Saint-Simon où c'était la tendance à gauche où il y avait même des trotskystes, des communistes etc., il y avait même un ancien milicien, en 48, qui était dans notre promo. Même deux je crois. Là, ils se réunissaient dans les bureaux directoriaux tu vois, ou dans le bureau du directeur administratif, qui était un ancien déporté et lui aussi membre du PC évidemment, très sympathique par ailleurs.

SB : Ça doit être incroyable comme période ?

MC : Ah oui. Et tout ça très intriqué à la municipalité communiste. La mairie était de l'autre côté de la rue. Il y avait beaucoup de liens avec la municipalité. Une anecdote sur la municipalité : il y avait à la municipalité quelque chose comme le délégué à la culture. Un jour il vient visiter, conduit par Hirondelle Le Guillant - Le Hénaff, il vient visiter l'établissement et ils entrent dans l'atelier dont je m'occupais avec les enfants, qui était un atelier de peinture libre. Sur de grands panneaux tu vois, méthodes actives quoi. Donc les enfants dessinaient ce qu'ils voulaient, ou sur des thèmes. Alors le bonhomme, je ne me souviens plus de son nom, regarde tous les dessins (il y avait là une dizaine de gamins dans une grande pièce qui barbouillaient etc.). Il regarde un moment puis, pensif, il me dit, très sérieusement, j'ai cru qu'il plaisantait, mais absolument pas : "Mais vous ne leur enseignez pas le principe du réalisme socialiste ?". J'ai failli éclater de rire. Des mômes de 10 ans très perturbés. Des caractériels à l'enfant psychotique ! C'est un truc d'époque.

SB : C'était la période forte du PC alors...

MC : C'était la Guerre froide. La pleine Guerre froide. Pour te donner un autre exemple, dans un autre ordre de plan. Il y a eu la manifestation contre ???, il y a plusieurs éducateurs qui sont partis à Paris avec les manches de pioche. Pas nous. Alors ils sont revenus avec les yeux pochés. Alors pour l'ANEJI Vitry apparaissait comme...

SB : Je comprends mieux beaucoup de choses.

MC : Il faudra que tu recoupes avec d'autres évidemment. Alors nous avons un œil sympathique par rapport à tout ça, mais en même temps un œil critique. Un œil critique qui était dû je crois à la fois à d'où nous venions, nos origines sociales, qui était dû à ce qu'on avait appris à Saint-Simon, avec Chaurand. Un personnage très distancié lui aussi. Et puis aussi à notre formation politique. Moi je n'ai jamais milité dans un parti mais j'avais fait un peu de Résistance, à Agen on travaillait beaucoup avec les Jeunesses communistes de l'époque, avec les Auberges de jeunesse. Déjà on commençait à avoir une formation politique mais...

SB : Tu avais déjà eu ça à Toulouse ?

MC : Oui, j'avais déjà eu ça à Toulouse mais ma tendance c'est plutôt *Esprit* tu vois. Scout de France mais Scout de France critique aussi, à partir de l'après-guerre.

La fondation de la section syndicale de Vitry

SB : On peut peut-être en venir au comment de cette section syndicale... A quel moment elle apparaît ?

MC : En novembre 49. Je peux même te préciser le truc tu vois. Parce que bon à Vitry on travaillait beaucoup et les heures on ne les comptait pas, il y avait la notion d'un jour de congé par semaine, mais qui était très aléatoire. Non et puis il faut dire qu'on n'était pas du tout porté là-dessus. On était très militants éducatifs. Des militants de l'éducation nouvelle, mais enfin des fois ça tirait un petit peu.

SB : Il y avait des moments de lassitude ?

MC : Oui. Mais il n'y en avait pas tellement à Vitry. Des fois on était fatigué mais...

SB : Vous étiez logés sur place ?

MC : On était logés sur place dans des conditions absolument épouvantables. Mais à ce moment-là c'était le lot de tout le monde à l'époque. On était heureux d'avoir ça. On a fait des études à Vitry sur les logements d'enfants qui venaient à Vitry ! Paris, on n'a pas idée maintenant. Paris ou la banlieue d'ailleurs. Vitry était environné pour une bonne part de bidonvilles. Ils vivaient dans des petites baraques, des cahutes. Mais quand même en discutant...

SB : Tu faisais partie de cette équipe qui a constitué le syndicat ?

MC : J'y viens, j'y viens. C'était en novembre 49, je m'en souviens très très bien. Roger Dumoulin, l'éducateur-chef dont je te parlais, me dit : "Ecoute, il faudrait qu'on fasse un règlement intérieur avec une sorte de statut du personnel pour Vitry, parce qu'il n'y a rien qui existe, il faudrait qu'on fonde un syndicat. Qu'on fonde une section syndicale ». CGT évidemment. Ça allait de soi. Et alors nous nous sommes réunis, pendant trois quatre mois, où on a mis sur pied un projet de règlement intérieur et de statut du personnel : conditions des horaires, congés etc. Ça a été l'embryon de la section syndicale CGT à Vitry, à l'initiative de Roger Dumoulin. Avec la direction ça se passait assez bien je dois dire.

Jusqu'au moment où pour des raisons de conflit violent entre Le Guillant – Le Hénaff avec le Conseil d'administration ils ont démissionné tous les deux de Vitry, juin 49. Et du jour au lendemain, nous nous sommes trouvés sans direction pédagogique. Moyennant quoi nous avons mis sur pieds un comité éducatif, un comité pédagogique, enfin tu verras dans les machins que je t'ai envoyés. J'oubliais un truc. Je t'ai apporté un papier, qui n'a jamais été publié, c'est un texte fait par 6 d'entre nous, en 51, où nous avons essayé de fonder sur le plan technique, des rapports avec le syndicalisme. Alors tu verras. C'est pour toi.

SB : Merci beaucoup.

MC : Il y a les noms des participants. Le fameux Jean Azéma.

SB : Comment cela s'appelait-il ? Un comité éducatif ?

MC : Ecoute, le nom exact tu le verras dans la monographie. Je t'enverrai la photocopie des quelques pages où on en parle. C'est un comité pédagogique, on appelait ça en rigolant le "soviet pédagogique".

SB : Je pensais à ça.

MC : Bien sûr. On avait même une sorte de délégation. Je ne me souviens plus dans quelles conditions, c'était très folklorique.

Le changement de direction

SB : Le CA vous a laissé faire ça ?

MC : On ne le voyait jamais le CA. Il ne se réunissait jamais. C'était un directeur administratif qui nous faisait confiance. C'est même nous qui engageons les remplaçants pour travailler avec les enfants. Ça a duré 6 mois. Jusqu'à l'arrivée d'un nouveau directeur pédagogique, qui d'ailleurs a voulu que ce comité continue, et nous avons refusé. On a dit "bon, c'était pour pallier une situation déficitaire. Elle n'existe plus". Ce nouveau directeur pédagogique, qui a remplacé donc Hironnelle, c'est Jean Terrier, qui est devenu ensuite un psychanalyste reconnu, qui a travaillé beaucoup avec l'équipe de Vaucresson. Attends, Jean le prénom je ne suis pas sûr. On l'appelait que Terrier évidemment. Il arrivait de Longueuil-Annel, qui était dirigé par le Dr. Préaut à l'époque.

SB : Je pense que je retrouverai. Donc là ça a retrouvé une stabilité.

MC : Ça a retrouvé une stabilité, et puis alors surtout, c'est que en réalité, à partir de ce moment-là, c'est-à-dire dès le départ d'Hironnelle et Le Guillant, il y avait un personnage à Vitry qui jouait un rôle apparemment secondaire, mais qui en fait était très important, c'était lui la véritable référence sur le plan clinique, par rapport aux enfants, c'était le Dr. Georges Amado. Mais qui était là comme médecin consultant, c'est-à-dire comme médecin vacataire.

SB : Donc il venait de temps en temps faire des consultations.

MC : Et il assurait les consultations, il y avait aussi des psychothérapies, lui et une autre personne. Mais très en retrait par rapport au fonctionnement global de la maison. Mais enfin avec de nombreux contacts avec les éducateurs. On a évidemment énormément appris avec lui, sur le plan du travail avec les enfants, mais très en retrait. Et après le départ d'Hironnelle et de Le Guillant, c'est-à-dire, dès la rentrée d'octobre 1950, il a pris de plus en plus d'importance, au point que le conseil d'administration lui a demandé de devenir médecin-directeur. C'est-à-dire, lui en fait a remplacé Le Guillant. C'est-à-dire qu'il chapeautait à la fois le secteur administratif, la direction administrative, et directeur pédagogique. C'était lui le grand patron de l'époque. Mais il a posé une condition : il n'a voulu, alors là aussi ça nous a beaucoup marqué, tout à fait dans l'optique de Chaurand, il n'a voulu être directeur qu'à mi-temps. Il a dit : "je serai directeur pleinement, en assumant pleinement mes fonctions, mais à mi-temps seulement, quitte à moi m'organiser pour que cela fonctionne, parce que je veux continuer à faire du travail hospitalier". C'était l'élève préféré de Heuyer, à la Salpêtrière, et le copain de Lebovici et de Diatkine. Il était chef de clinique. Donc un travail hospitalier mais aussi un travail de clientèle de psychanalyse. Et pédiatre d'origine, c'est assez important. Et médecin de la marine en plus. Alors lui Amado, ça a été la grande référence de Vitry. Surtout quand il a été parti.

Les débuts de la section syndicale

SB : On était parti sur le syndicat CGT. Ça correspond finalement à son arrivée.

MC : Alors, le syndicat CGT c'est... Il existait toujours, mais il s'est constitué en section syndicale, déclarée j'allais dire, dès 1950, dès la fin de 1950, c'est-à-dire, et ça c'est la différence avec la période antérieure, de Roger Dumoulin, c'est-à-dire, que nous avons essayé de prendre contact avec le syndicat CGT national, avec la Confédération, qui nous a adressé un personnage tout à fait extraordinaire, qui s'appelait Varloteau. Dréano a dû t'en parler. Dréano n'était pas là encore, il est arrivé bien plus tard. Varloteau qui était le...

SB : C'était un anarcho-syndicaliste.

MC : Voilà, un anarcho-syndicaliste, très important, et qui était le patron du syndicat de santé privée. Un type vraiment très bien ce Varloteau. Qui nous a beaucoup aidés, à structurer les choses, à élaborer un projet de règlement dans la continuité de ce qu'on avait préparé déjà, mais beaucoup plus élaboré. Et ça a été vraiment une section syndicale qui a très très bien fonctionné. Tout à fait intégrée au syndicat général, et qui a très très bien fonctionné sur le plan intérieur.

SB : C'est-à-dire ? Il groupait la plupart des éducateurs j'imagine ?

MC : Non, du personnel. C'est important. C'est très important parce que ça aussi fait partie de l'héritage très positif de Le Guillant et Le Hénaff, c'était un petit aussi de la psychothérapie institutionnelle avant la lettre, c'était que tous les membres du personnel sont également importants dans le travail à faire avec les enfants. Et ça Amado c'était aussi tout à fait son optique, ça a été l'apport extraordinaire de Vitry, qui se traduisait dans la pratique effectivement. Les infirmières, les ouvriers d'entretien, la lingère etc. avaient un rôle très important. D'autant que nous étions tous logés à la même enseigne et alors il y avait une intrication. Il y avait une vie... Ce n'est pas propre à Vitry ça se retrouve aussi ailleurs, mais enfin on avait des discussions passionnées tard dans la nuit. Je ne sais pas comment on a tenu le coup mais pendant... Sur le plan politique, éducatif.

SB : On sentait que ça bouillonnait.

MC : Ça bouillonnait extrêmement.

SB : Ce qui est intéressant c'est qu'on retrouve cela ailleurs aussi cette imbrication entre le côté professionnel, du travail quotidien, et des discussions...

MC : Peut-être à Vitry quand même plus lié à la fois à la politique et à la vie culturelle parisienne. Ça a beaucoup compté. J'en parle un peu dans... On a écrit un bouquin avec Lemay, je ne sais pas si tu connais. Tu regarderas, en particulier on parle de Vitry à plusieurs reprises. Alors, c'est notamment comme ça à propos de l'internat, et notamment ce dont je te parle, dans le chapitre intitulé "La recherche". Au début le parle beaucoup de Vitry, et tu verras comment on a été extrêmement aidé en s'articulant à des organismes intéressants avec lesquels on a fini par travailler, avec Chombart de Lauwe, enfin tu verras, je te renvoie à cela. Parce que dès la fin de l'année 50, je me souviens très bien des discussions, on s'est dit, tout ce qu'on fait, tout le discours que l'on tient, sur l'intérêt du syndicalisme, ça ne tiendra pas, c'est

du vent, si en même temps, de façon intriquée, on ne travaillait pas également sur le plan technique. Alors, ça s'est traduit comment ? Et bien...

SB : Ce texte-là, c'est un texte qui n'est jamais paru nulle part ?

MC : Jamais paru nulle part non. On voulait le donner à *Liaisons*, à une époque je me souviens, et puis je ne sais pas on ne l'a pas fait. C'est curieux, enfin tu verras. Enfin, c'est un texte qui est la synthèse de discussions assez passionnées qui ont duré plusieurs mois. C'est pas un texte pondu comme ça, autour d'une table en quelques heures, afin de publication. C'est ça qui en fit l'intérêt. Je ne me souviens plus pourquoi on ne l'a pas publié. C'est qu'on voulait, mais pourquoi ? Je ne sais pas. Je le regrette a posteriori, ç'aurait été marrant de donner ça à *Liaisons*, parce qu'il y aurait eu des réactions certainement. Je crois qu'ils l'auraient pris.

Les relations avec l'ANEJI

SB : Transition habile, si l'on glisse vers l'ANEJI... *Liaisons* venait de commencer à paraître.

MC : Donc tu vois ça c'est avant, puisque... On a commencé à en discuter fin 50.

SB : Et comment vous étiez vu par les autres professionnels ?

MC : De quoi, de Vitry ?

SB : Je sais que ça a eu une position particulière, à la fois de fascination et de méfiance. Je pensais à ces éducateurs qui étaient à l'ANEJI et dont tu faisais certainement partie.

MC : Comment les éducateurs de Vitry étaient vus par le reste des éducateurs ? Ça c'est les rapports avec l'ANEJI. Alors là tu verras, j'en parle un peu au début du chapitre "La recherche", parce qu'on s'était partagé le travail avec Lemay, chacun écrivait des chapitres, on se les envoyait, c'est moi qui ai écrit "la recherche".

SB : Tu as encore les coordonnées de Michel Lemay ? J'aimerais bien le rencontrer.

MC : Je te les mettrai sur le papier. Un mot d'abord pour bien situer. Dans la continuité de ce qui est marqué là, nous avons été tout de suite sensibilisés à l'intérêt de faire de la recherche. Ça c'est très très important. C'est dans la lignée de Chaurand, c'est-à-dire pas de travail éducatif sans recherche. Recherche de différents niveaux, de différentes méthodes, tout ce qu'on voudra mais une optique esprit de recherche mais aussi de recherches effectives. Pour te donner un exemple, on a commencé à publier les premières recherches à Saint-Simon dans *Enfance* justement, où ont participé des médecins-éducateurs, 1952. Sur les tests de niveau, la sociométrie, les conditions de vie, des trucs de sociologie etc. On a travaillé avec Chombart de Lauwe à une époque. Donc dès 52 des éducateurs participaient, mais non seulement participaient mais on formait des groupes de recherche avec des personnes de l'établissement (médecins, psychologues, AS). On a publié dans différentes revues, *Sauvegarde*, *Rééducation Liaisons*. Il y a un machin marrant que je cite au début de "la recherche", un des numéros du début des années 50, HJ avait accepté de publier un travail sur le rapport entre les conditions de vie des enfants et les attitudes éducatives. Il avait publié dans le même numéro, deux autres articles que l'on pourrait classer comme anti-intellectualistes. L'un qui dit il faut se méfier des formations, etc. Très typique de la tendance à cette époque-là, vers 55 je crois.

Ta question maintenant, l'ANEJI. Comment on était vu ? Les rapports qu'on a eus, c'est à travers trois lieux, je parle là dans années 50, parce qu'après il y a eu l'AIEJI. Il y avait les stages EDF à Montry bien sûr, il y avait les stages, mais ça c'est un peu après, les stages Arc-en-ciel des Scouts de France.

SB : Il y en avait en même temps.

MC : Oui, mais nous on a connu, pourtant moi j'étais des Scouts de France, mais j'avais quitté en 48 alors... Je n'avais plus guère de contact et j'ignorais même l'existence du clan Arc-en-ciel. Je l'ai appris par le biais professionnel. Troisièmement l'ANEJI elle-même. Ce sont les trois lieux de rencontre.

Et alors là nous avons rencontré un peu la même optique qu'à Vitry, mais avec des tonalités et des fondements différents bien évidemment. C'est-à-dire une atmosphère passablement anti-intellectualiste. De méfiance. Et alors, à Vitry nous faisons l'objet d'une double... Je ne dirais pas méfiance, une double défiance, ambivalente. C'est-à-dire que les gens se rendaient compte qu'on faisait des trucs intéressants, qu'on était aussi passionnés qu'eux, par notre travail, que nous nous écrivions, on faisait des recherches, mais ces recherches elles-mêmes, c'était cette double défiance si tu veux. A la fois une défiance contre... Alors là je reprends parce que c'était devenu célèbre : il y avait les éducateurs en blouse blanche, ceux de Vitry, et les éducateurs aux mains sales. Alors évidemment nous avons de grands ennemis, folkloriques, comme le célèbre Bison, en Seine-et-Marne. Duchez, qui disait : "Nous on hésite pas à mettre les mains dans la merde, alors que vous à Vitry". Tu vois, il y avait des effets de tribune extraordinaires, surtout à l'ANEJI. L'autre défiance, l'autre versant alors c'était que nous étions d'horribles jojos communistes, au parti, très politisés.

Pour une double raison alors. Il y avait des raisons spécifiquement politiques. C'est à dire la guerre froide, le PC, et puis le syndicalisme. Nous étions, et surtout ça, d'affreux jojos, parce que nous voulions syndicaliser le secteur de l'enfance inadaptée, ce qui était rencontré comme une hérésie à l'époque, absolument incompatible, destructeur. Alors il y avait des joutes oratoires extraordinaires, en particulier lors des assemblées générales, qui se déroulaient dans un lieu célèbre, la Maison pour tous de la rue Mouffetard, entre un groupe d'éducateurs de Vitry, dont j'étais, il y avait Jean Azéma, et d'autres, des leaders de l'ANEJI, il y avait Guyomarc'h, il y avait Duchez, le fameux Bison, il y avait aussi Meyer.

SB : Je pense que ça devait être dur même.

MC : Ah, il y avait des empoignades assez terribles, c'est vrai. On ne se faisait pas de cadeau quoi. Et alors, on peut dire que c'était une vue tout à fait manichéenne, tout à fait caricaturale de Vitry, il faut dire que l'inverse était tout à fait aussi vrai. C'est-à-dire que pour les gens de Vitry, moi comme les autres d'ailleurs, d'autant plus que nous n'étions pas des militants acharnés de l'ANEJI, il faut bien le dire, et pour la raison suivante c'est qu'on voyait les gens de l'ANEJI comme un ramassis de directeurs réactionnaires. C'est ça la vision absolument caricaturale, mais c'était ça quoi. On n'était pas loin de penser que l'on hissait le drapeau rouge sur Vitry. Et nous on n'était pas trop loin de penser qu'ils étaient absolument inféodés à la bourgeoisie la plus affreusement capitaliste qu'il soit.

Je crois que ce sont des visions caricaturales mais je crois que je ne caricature pas en le disant. En gros c'était ça. Au tout début des années 50. Alors après c'est allé en s'adoucissant, les mœurs sont allées en s'adoucissant. On a appris de chaque côté, on a appris à se connaître.

Ce qui pouvait faire le lien c'étaient sûrement les rencontres pédagogiques, techniques. On a quand même découvert qu'on se retrouvait quand même sur des choses très importantes qui étaient le travail auprès des enfants, des ados. Et pas que sur ça finalement, mais les choses

ont fait leur chemin. Il y a eu les accords de travail. On a rompu combien de lances avec ces accords de travail, bien sûr. Mais nous avons nous aussi à Vitry, au point de vue syndical, des positions, comment on pourrait appeler ? Gaucho-caricaturales. Je t'en sonne juste un exemple. Où avec Azéma en tête, je dis bien Azéma en tête, on s'en est longuement expliqué par la suite, mais on était tous d'accord finalement, ça devait se situer à la fin des années 50, nous avons voté à la quasi-unanimité une résolution à la section syndicale de Vitry, s'opposant à tout système de retraite. C'est fou quand on y pense. A tout système de retraite. Ça veut dire qu'un système de retraite ne pouvait être, était indigne d'un éducateur pur et dur et ne pouvait être que le fait, enfin l'initiative ne pouvait être que le fait d'affreux employeurs réactionnaires. C'est fou quand même. Faut dire, on fonctionnait à ces époques là comme une citadelle assiégée. Ah oui, c'est vrai. Malgré des essais. Les murailles se sont peu à peu... Mais au début. Mais il faut dire qu'on tirait à boulets rouges sur nous parce qu'on n'était pas très nombreux dans ce cas-là. Si il y avait une équipe de trublions qui était à l'IMP de Saint-Maximin, il y avait aussi une section syndicale, plutôt des trotskards. Trotskards et anars. Il y avait aussi une section syndicale à Toulouse et il y en avait une autre à ma connaissance à Longueil-Annel. Mais ce qui inquiétait beaucoup les gens c'était ça, qui inquiétait beaucoup les gens de l'ANEJI, c'est-à-dire alors qu'à Longueil-Annel et Saint-Maximin sur le plan technique c'était... On pourrait en parler. Ici il y avait un soubassement technique. Parce qu'on recevait plein de stagiaires et ça c'était mal supporté. Très mal supporté.

SB : Parce que malgré tout vous receviez des stagiaires de toutes les écoles.

MC : Plein. De la plupart des écoles.

SB : Montesson envoyait plein de gens ?

MC : Plein, plein. La Catho. Après on était très lié à la Catho, on allait faire des cours à la Catho. Mais tu sais, je te donne un exemple : des stagiaires, Dieu sait si on était lié à Toulouse Saint-Simon, j'ai eu des stagiaires de Saint-Simon depuis le début, et souvent même des stages de 3^{ème} année qui duraient 8 mois. Pour te donner un exemple de la façon dont Vitry était perçu, même dans des lieux comme Toulouse Saint-Simon, et Dieu sait que Chaurand chantait nos louanges, un peu trop d'ailleurs, un jour il y a deux stagiaires filles, c'était vers le milieu des années 50, deux stagiaires filles arrivent en septembre pour faire leur long stage à Vitry. Elles arrivent sans aucun bagage. Juste avec des sacs à mains. Alors on discute toute la journée, et puis on leur demande où sont leurs bagages. Elles nous répondent, très gênées, qu'elles les avaient laissés à la gare d'Austerlitz. Bon alors je résume : "On se demandait si on allait rester, si on allait pas repartir à Toulouse". "Pourquoi ?" on leur demande. "Parce qu'à Vitry on nous a dit quand on était fille 1) on était obligé d'adhérer au Parti communiste et 2) on se faisait violer". Il y a aussi cet aspect là.

SB : Fascinant cet endroit qui cristallise. En même temps c'était pratique parce qu'on pouvait mettre toutes les angoisses de la profession sur un endroit.

MC : Bien sûr c'était le lieu de tous les fantasmes. D'autant plus qu'au début nous fonctionnions beaucoup en circuit fermé. On ne projette jamais autant de fantasmes que sur un lieu fermé. Mais fermé qui se voulait quand même ouvert, qui essayait de s'ouvrir. Alors tout cela est allé en s'atténuant. Fin des années 50. Et on a travaillé beaucoup à l'ANEJI, Dréano est devenu... Dréano était rentré à Vitry, je ne sais plus, vers ces années-là.

SB : 1952-53 ?

MC : Après.

La création du syndicat national CGT enfance inadaptée

SB : Si, il y a quand même un autre aspect, c'est comment était vécue l'apparition d'autres syndicats ? Parce qu'on voit bien que Vitry commence assez tôt, c'est le début de la syndicalisation.

MC : D'autres syndicats, tu veux dire autres que la CGT ?

SB : D'abord il y a d'autres sections CGT qui apparaissent.

MC : C'est ça, Toulouse, Saint-Maximin, Longueuil-Annel.

SB : Il y a eu aussi Saint-Lambert. Et en 55 apparaît le premier syndicat autonome, à Dijon. Comment est-ce que c'est perçu ?

MC : Voilà. Alors, il faut quand même te dire qu'à partir du milieu des années 50, commence à se faire jour à Vitry, à la section syndicale de Vitry, que travailler seuls n'est pas possible. Bon, on était bien dans le syndicat de santé privée CGT mais on était considérés comme les canards là-dedans. On a été vraiment considérés comme des curés paradoxalement, dans les bonnes œuvres, ça faisait bien rigoler. Varloteau nous a beaucoup défendu. Et puis comme des gars farfelus, s'occuper d'enfants comme ça ce n'est pas sérieux, ce n'est pas un vrai métier. On était considéré vraiment au sein même de la CGT comme pas ouvriers. Péchés rédhibitoires. Nous étions considérés comme des gens un peu curieux. On s'est dit : "Il faudrait quand même, puisqu'il y a d'autres sections syndicales qui existent, il y a quelques rapports vagues avec ces sections, il faudrait essayer de se constituer en syndicat national". Et alors ça il y a deux personnes qui ont œuvré à fond pour ça à l'intérieur de la section syndicale de Vitry, tu les connais peut-être, l'un c'est Elie Mazotti, qui était du PC, et ensuite a été secrétaire de cellule. Et l'autre c'est Claude Perrot, mais lui il était PS. Surtout un vieux militant PS comme toute la tradition familiale de Cachan, et qu'il est toujours d'ailleurs. Elie est toujours membre du PC bien sûr. On est très copains, on se voit souvent, on en rigole beaucoup. Et c'est vraiment eux deux, et eux deux seuls, qui ont été la cheville ouvrière du syndicat national CGT enfance inadaptée. A partir de la section syndicale de Vitry et des rapports établis avec d'autres sections syndicales.

SB : Parce que les deux étaient de Vitry ?

MC : Tous les deux éducateurs de Vitry et presque depuis le début. Elie Mazotti a dû arriver vers 51 je crois, enfin très tôt. Avec sa femme d'ailleurs. Ils sont de Nice et sont revenus à Nice d'ailleurs. Et Claude Perrot est arrivé un peu après, peut-être... Je ne veux pas dire de bêtise, vers 53-54. Eux, sur ce point-là, c'est eux qui...

SB : En liaison avec Varloteau j'imagine ?

MC : Tout à fait. Et alors, je fais une parenthèse. Elie Mazotti travaille sur l'histoire du syndicat CGT de l'enfance inadaptée. Et déjà il a commencé à écrire des trucs.

SB : Ça m'intéresse, je peux l'aider beaucoup.

MC : Il travaille en liaison... Il faudrait que tu les rencontre et puis tous les deux ils sont très sympas. Tu les contactes de ma part, mais ça je crois qu'il faudrait que tu ailles à Nice, parce qu'il est quand même fatigué. Il vient des fois à Paris, chez Roland Calvez de Vitry. Tout se recoupe. (...)

C'est vraiment eux à l'origine, alors sûr, sûr, sûr. Alors c'est intéressant parce qu'ils sont très copains tous les deux, en plus un peu après, Elie s'est retrouvé maire-adjoint de Vitry et Claude Perrot aussi. Alors tu vois, PC - PS, ils étaient évidemment ultra minoritaires à la mairie de Vitry. Et en même temps. C'était on ne peut plus pittoresque. Ça vivait. Voilà, et à cette époque qui est la fin des années 50, au moment de la constitution de ce syndicat je crois, il y avait quelqu'un qu'il serait intéressant que tu rencontres, qui a énormément de documents, bien qu'il en ait donné la plupart au CAPEA, mais qui parle facilement, qui a beaucoup de mémoire, alors pour voir le processus d'un autre angle, c'est Serge Ginger. Il a joué un rôle important, qui a été directeur pédagogique de Vitry pendant pas très longtemps, 3 ans seulement mais qui a joué un rôle important et qui a, c'est pour avoir un autre angle de vue si tu veux, dans cette période de la fin des années 50.

SB : D'autant que lui après c'était plutôt le syndicat autonome.

Les accords de travail ANEJI-UNAR

MC : Lui il était partout. Je reprends ta question. Dès ce moment là, on parle là de la deuxième moitié des années 50, dès qu'a surgi la perspective d'élaborer des accords ANEJI-UNAR, les fameux accords de travail, c'est 59 il me semble, quelque chose comme ça.

SB : Ça a été mis en application en 59.

MC : Ça a été extrêmement critiqué par la CGT, à commencer d'abord par la section syndicale de Vitry, puis relayé ensuite par le syndicat national, en disant, j'espère que les dates coïncident là.

SB : En fait le syndicat national est apparu après.

MC : C'est après, mais enfin, c'était en discussion tu vois, à Vitry, la constitution d'un syndicat national. En tous les cas c'est parti de la section syndicale de Vitry. Ils ont critiqué les accords ANEJI-UNAR en disant que ne pourra jamais être signée de façon valide parce que ce n'est pas une convention collective, qui elle ne peut être signée que par un syndicat, d'où l'intérêt de constituer un syndicat national.

SB : Et j'imagine que là, pour le coup, par rapport aux accords de travail, il y a un hiatus dans le fait que les accords de travail ne concernent que les éducateurs.

MC : Voilà. Bien sûr. C'était tout à fait à l'inverse de l'idéologie Vitry. Ça n'a pas empêché par pragmatisme, une fois que les choses ont été enclenchées, un état de fait, à la fois de les faire appliquer à Vitry, c'est vrai qu'on en a profité, sans vergogne je dirais, mais également de participer au processus de formation. Nous avons été plusieurs de Vitry à participer aux sessions de formation organisées à Saint-Germain-des-Prés, c'était Durand, de l'équipe de Meyer-Duchez, qui avait organisé ça et donc nous avons été plusieurs à participer, plusieurs de Vitry, en tant que formateurs.

SB : A ce moment-là il y avait des sessions de formation hors école pour le personnel qui était déjà en fonction ?

MC : Exactement, c'est ça. Donc, voilà déjà la réconciliation était passée en acte. Alors évidemment, sur un plan plus syndical, politico-syndical, évidemment la constitution d'un syndicat national autonome ça a été extrêmement critiqué, notamment par les copains du PC. Par nous aussi, mais je dois dire que pas réellement car il y a quand même eu le clash en 56, dont je te parlais au début.

Les tensions avec le PCF

SB : On peut y revenir.

MC : On peut y revenir si tu veux. A la section syndicale de Vitry, il y a eu, en d'autres lieux aussi, quand même des discussions hors syndicat, à propos des événements de Hongrie, où on a été plusieurs, bon nombre à s'affronter, à ce sujet-là. Pour te donner un exemple, et là je ne te donnerai pas le nom, lors d'une assemblée générale du personnel, l'un des membres du PC s'est tourné vers moi et m'a dit : "Le jour où on sera en démocratie populaire, je te ferai envoyer en camp de rééducation". Voilà. Nous ne nous sommes pas parlés pendant deux mois, avec cette personne que j'estimais beaucoup par ailleurs. Enfin, tu vois, c'était excessivement chaud. Et là, il y a vraiment eu un clivage qui s'est opéré, qui fait que lorsque d'autres questions se sont posées, c'est vrai que ce clivage resurgissait. C'est l'époque où on se faisait traiter d'« intellectuels pourris » tu vois. Mais alors, ce qu'il y a d'étonnant, c'est ça qui me sidère encore maintenant, Vitry comme creuset si tu veux. Où malgré ces divergences, et dieu sait si elles ont été violentes, il y avait une sorte de terrorisme qui régnait. Il faut arriver à mai 68 pour voir régner un tel terrorisme de la part de certains. Pas à Vitry d'ailleurs mais dans les assemblées générales. Malgré ça on continue à travailler ensemble et à être passionnés par le travail. C'est ça qui est extraordinaire et qui encore maintenant me pose plein d'interrogations. Mais enfin quand même on continuait à être tous solidaires, j'ai été membre du syndicat CGT de Vitry jusqu'à mon départ de Vitry pour travailler à Versailles, mais avec quand même de plus en plus de distances il faut bien le dire, parce que c'est une époque où la CGT c'était vraiment comme disait l'autre, "la courroie de transmission du PC". Il faut dire qu'à Vitry, toutes les incursions nettement politiques ou politiciennes qu'il peut y avoir au syndicat on les bloquait, ça ne passait pas. Il faut dire qu'il y a quelqu'un qui a joué un rôle... Si jamais tu voulais poursuivre, quelqu'un qui te donnerait encore un autre angle de vue et quelqu'un qui est absolument passionnante, c'est Jacqueline Roy, qui a joué un rôle très important à Vitry. Jacqueline Roy y était depuis le début, je crois qu'on y était arrivé ensemble, en 49. Jacqueline Roy était assistante de formation, assistante sociale, elle est devenue ensuite psychologue, puis psychologue. Elle est restée à Vitry jusqu'au bout de sa carrière et elle a joué un rôle absolument capital et au-delà je puis dire du passage de différents directeurs. Quand Amado est parti elle était toujours là, jusqu'au bout et elle a joué un rôle extrêmement important, un rôle vraiment de... Tu vois, Amado n'était pas toujours là, c'était elle en fait qui était un peu la patronne, enfin qui était la référence. Elle était membre du PC, membre du syndicat, important également. Et là elle a joué elle un rôle très modérateur, et même très "PC critique", qu'elle a quitté par la suite. Je crois que ce serait très intéressant que tu la rencontres car elle est passionnante. Elle habite Paris, je n'ai pas son adresse, mais ça tu l'auras facilement sur l'annuaire. Elle est dans le XVème. Elle a joué un rôle excessivement important. Je crois qu'après, dans l'histoire de Vitry, je la mettrais en n°2 après Amado tu vois. Jacqueline Roy a été là tout le temps. Elle a une vision très longitudinale. Elle a joué un rôle très important pour les recherches aussi.

SB : J'en viens plus ou moins à ça. Tu as évoqué tes études de psycho. Donc tu as quand même réussi à finir.

MC : Ah oui, après la période "interdictrice". Non mais il n'y avait pas que ça. Il y avait aussi le fait qu'on était tellement plongés dans notre travail qu'on n'aurait pas pu je crois.

SB : Milieu des années 50 ?

MC : Voilà, j'ai commencé en 54, jusqu'en 57-58. J'ai fait l'Institut de psycho